

LE PETIT PROVENÇAL

Journal Quotidien d'Union Nationale

N° 13.924 - QUARANTIÈME ANNÉE - LUNDI 22 MARS 1915

LE NUMÉRO 5 CENTIMES

75, Rue de la Darse, 75 - Marseille

ABONNEMENTS

Marseille, Bouches-du-Rhône, Var, Vaucluse, Gard et Basses-Alpes	5 fr.	9 fr.	17 fr.
Autres départements et l'Algérie	6 fr.	11 fr.	20 fr.
Étranger (Union postale)	8 fr.	17 fr.	30 fr.

Les Abonnements partent des 1^{er} et 16 de chaque mois et sont reçus à l'administration du Journal et dans tous les Bureaux de Poste

ANNONCES

Annonces Anglaises, la ligne : 1 fr. - Réclames : 2 fr. - Faits divers : 3 fr. - Après Chronique Locale, la ligne : 5 fr. - Chronique Locale : 10 fr. Les insertions sont exclusivement reçues à Marseille : Chez M. G. Allard, 31, rue Pavillon, et dans les bureaux A Paris : A l'Agence Havas, 6, place de la Bourse, pour la publicité extra-régionale

LES BONS APOTRES !

Bandits et pirates d'instinct et d'éducation, comme le prouve leur conduite sur terre et sur mer, les Boches continuent décidément à jouer de malheur. Le « Vieux Dieu », cher à Guillaume II, secourrait-il le joug du « kaiser » et abandonnerait-il le peuple sur lequel il veillait jusqu'ici jalousement ? L'aventure de Venise semblerait l'indiquer.

Des barils de bière étaient expédiés de Berlin en Tripolitaine. Un douanier eut, à Venise, la curiosité de s'assurer du contenu. Quelle ne fut pas sa stupéfaction de trouver dans les tonneaux un lot important de fusils et de munitions français ! La plupart des fusils portaient, dit-on, la marque de la manufacture de Saint-Etienne. Ce sont des armes ramassées par les Allemands sur les champs de bataille ou prises dans les villes du Nord par eux occupées.

Quel but poursuivait le gouvernement allemand par cet envoi ? Ce but crève les yeux. Il est double. Il s'agissait d'abord de fomenter en Tripolitaine un soulèvement. L'Italie, occupée là-bas pour son propre compte, suivrait peut-être avec un peu moins d'attention les péripéties du formidable duel qui met aux prises la Barbarie et la Civilisation. Comment serait-elle tentée d'intervenir dans le conflit ? Comment songerait-elle à réaliser par les armes, ses aspirations les plus légitimes, des rêves depuis toujours caressés, si elle était obligée d'envoyer en Libye une armée pour défendre ses nouvelles possessions africaines ? Diversion habile.

Mais voici où la manœuvre devient tout à fait machiavélique. Que l'Italie étouffât aisément la révolte, si elle se produisait, cela ne faisait point de doute. Toutefois, il y aurait de la casse. Au cours des rencontres entre Africains et Italiens, ceux-ci trouveraient certainement les fusils français. Comment avaient-ils pu venir aux mains des musulmans de Tripolitaine ? Evidemment, c'est que la France avait voulu les armer et créer ainsi des embarras au gouvernement italien. Etomement d'abord, indignation ensuite. L'opinion publique et le gouvernement ne manqueraient pas d'être vivement irrités d'une pareille duplicité. Un tel acte de perfidie et de déloyauté ne devait-il pas provoquer un incident franco-italien, ou, à tout le moins, troubler les bons rapports entre l'Italie et la France ?

En tous cas, la tâche de von Bülow en aurait, vraisemblablement, été facilitée. Nul n'ignore avec quelle après l'ancien chancelier de l'Empire, aujourd'hui ambassadeur auprès du Quirinal, poursuit le dessein d'entraîner le gouvernement italien dans une voie qui ne paraît pas précisément être celle de M. Salandra ni celle de l'opinion péninsulaire. On sait encore en Italie « mourir pour une idée ». La mort glorieuse de deux des fils Garibaldi en témoigne. Fidèle à son passé, l'Italie regarde vers l'avenir. Et l'avenir pour elle n'est pas seulement dans le retour à la mère-patrie des terres irredentées, mais dans la solution du problème de la Méditerranée orientale que le bombardement des Dardanelles et le débordement certain de l'Empire ottoman posent avec une acuité chaque jour plus grande.

Que fera-t-elle ? Demain nous dira son secret. Mais l'Allemagne s'en préoccupe. Sa situation s'aggrave de semaine en semaine. Grande a été la déception du « kaiser », qui comptait tant sur la foudroyante rapidité des coups portés à la France, surprise par la brusquerie de la déclaration de guerre. Une organisation de destruction et de mort, dont l'histoire n'offre pas un second exemple, devait en quelques semaines nous réduire à merci. La ruée leuonaise est brisée. Que dis-je ? Les armées françaises dominent manifestement à cette heure les armées allemandes. Et sur le front oriental, les Russes serrent de près Hindenburg et ses hordes. Nul doute pour les juges impartiaux : les alliés tiennent la victoire. Mais combien ne se précipiterait-elle pas, cette victoire, si l'Italie rangeait résolument ses soldats à côté des soldats du droit et de la liberté !

C'est ce que les Allemands veulent éviter à tout prix. De là les pourparlers diplomatiques que von Bülow s'efforce de mener à bien. « Vous pouvez porter à l'Allemagne un coup mortel. Gardez-vous en bien, dit le malin comte « père. Au surplus, que demandez-vous ? Le Trentin ? Trieste ? Voilà ! L'Autriche-Hongrie est prête à vous le céder ! Cela ne vaut-il pas mieux que de se battre ? »

Pardon, dit François-Joseph à son impérial cousin, mais vous payez avec de l'argent pris dans ma bourse. Le Trentin et Trieste ! Mais c'est de la monnaie autrichienne ! Si l'Italie les veut, qu'elle vienne les prendre ! » Bref, François-Joseph, malgré la pression exercée sur lui par le comte Tisza, plus Prussien qu'Autrichien, se résout mal à jouer le rôle d'arbitre par persuasion. Ainsi, la résistance du vieil empereur austro-hongrois paralyse et contrebalance à Rome l'influence et l'action de von Bülow. On se rend compte au Quirinal qu'il s'agit moins pour Berlin d'« aboutir » que de « négocier » : l'Allemagne gagne du temps.

Si peu vraisemblable que la chose puisse paraître, qui sait s'il ne se pro-

duira pas, pendant ce temps, sur le front oriental ou sur le front occidental, tel événement de guerre qui calmera l'ardeur belliqueuse des neutres ? A défaut de cet événement, quel parti n'aurait pas tiré la diplomatie torbueuse de von Bülow, si la ruse avait réussi, des fusils dont la France aurait armé les Tripolitains contre le corps d'occupation italien ?

Un petit douanier trop avisé, a fait échouer ce beau plan. Et von Bülow, en dépit de sa souplesse, doit être fort embarrasé. Quelle explication donner de l'incident ? Il n'y en a qu'une : c'est que l'Allemagne joue double jeu en face de l'Italie. Le gouvernement allemand fait au gouvernement italien les offres les plus séduisantes, et, au même moment, il essaie de faire passer en Tripolitaine

des armes qui serviront à combattre les Italiens. Ce n'est pas tout : il prend ses dispositions pour laisser croire à l'Italie que c'est la France qui a fait le coup. Lâcheté et perfidie tout à la fois.

Je ne sais pourquoi, j'entends chanter dans ma mémoire la fameuse phrase du cuisinier Adolf Lasson, célébrant les vertus germaniques : « L'Allemagne a enseigné au monde à diriger la politique avec conscience et à faire la guerre avec loyauté ». L'incident de Venise illustre la thèse. « Juge un peu, mon bon ! » comme dit l'autre. On ne pousse pas plus loin la loyauté ni la conscience. Comment l'empire du monde ne serait-il pas réservé à une nation aussi vertueuse ? Les bons apôtres !

Henri Michel.

LES EXPLOITS DES BARBARES

Deux Zeppelins ont survolé Paris

Ce fut un lamentable échec, mais les pirates de l'air firent, à l'abri de la nuit, quelques dégâts et blessèrent quelques personnes.

Deux zeppelins ont, la nuit dernière, survolé la banlieue de Paris. Le résultat de ce raid se borne à quelques dégâts matériels peu importants, et à sept ou huit civils blessés, dont un seul grièvement. Voici, sur cet événement, qui n'a nullement ému la population parisienne, les dépêches que nous avons reçues et que nous publions dans leur ordre chronologique :

Des Zeppelins arrivent sur Paris

Paris, 21 Mars. On se rappelle que le gouvernement militaire de Paris avait informé récemment la population qu'au cas où des zeppelins ou des avions ennemis seraient signalés comme se dirigeant sur Paris, la population en serait avisée par des sonneries de clairon et de trompes des pompiers. L'obscurité la plus complète devrait en conséquence être faite dans la capitale et dans la banlieue, l'éclairage public serait éteint et les particuliers devraient eux-mêmes voiler hermétiquement les fenêtres des appartements.

Cette nuit, vers une heure vingt, sous la

ment endommagé le toit de l'immeuble situé au numéro 7.

Rue Duvergier, on ne signale aucun dégât.

Passage Desiré, près de la gare du Ouest-Centre, un commencement d'incendie a éclaté ; il a été rapidement éteint.

Impasse Mylord, à Saint-Ouen, un tas de paille a été incendié.

Rue Chevreau, à Neuilly, on mentionne un commencement d'incendie.

À Asnières, sept bombes ont été lancées ; elles ont occasionnées d'assez importants dégâts matériels. Trois personnes ont été blessées légèrement.

À Courbevoie, 5, rue Louis-Ullrich, deux ouvriers ont été blessés, un légèrement. L'autre plus sérieusement ; ce dernier a été transporté à l'hôpital militaire.

À Levallois-Perret, 3, place de Cormeilles, dans un pavillon touché par un projectile, deux jeunes gens ont été ensevelis un moment sous les débris ; on les a retirés simplement contusionnés.

Une bombe éjectant 3, rue Bocard, a provoqué un commencement d'incendie.

À 4 heures du matin, des sonneries de clairon annonçaient à la population que tout danger avait disparu et les lumières reparurent partout.

Paris, 21 Mars.

La première bombe qui est tombée vers deux heures, rue Duvergier, était chargée d'une certaine quantité de benzine qui s'infiltrait à l'étage au dessous. La bombe avait

major pour examiner sur place les dégâts causés par les Zeppelins et lui en rendre compte.

L'échec complet du raid

COMMUNIQUÉ OFFICIEL

Paris, 21 Mars.

La nuit dernière, entre 1 h. 45 et 3 heures, quatre zeppelins se sont dirigés sur Paris, venant de la direction de Compiègne, suivant la vallée de l'Oise. Deux d'entre eux ont été contraints de faire demi-tour avant d'arriver à Paris, l'un à Ecouen, l'autre à Mantes. Les deux autres, attaqués par l'artillerie de la défense, n'ont passé que sur les quartiers de la périphérie nord-ouest de Paris et dans les régions voisines de la banlieue. Ils se sont retirés après avoir lancé une douzaine de bombes, dont quelques-unes n'ont pas éclaté.

Les dégâts matériels sont peu importants. Sept ou huit personnes ont été atteintes, une seule sérieusement.

Les différents postes de défense contre les aéroplanes ont ouvert le feu sur les zeppelins, que les projecteurs ont constamment éclairés. L'un des zeppelins paraît avoir été atteint.

Les escadrilles d'avions ont pris part à l'action, mais la brume les a gênés dans leur poursuite.

En définitive, le raid des zeppelins sur Paris a complètement échoué et a permis de constater le bon fonctionnement du dispositif de défense.

La population parisienne a été, comme toujours, parfaitement calme.

Pendant leur trajet de retour, les zeppelins ont lancé sur Compiègne douze bombes incendiaires ou à explosifs, qui n'ont occasionné que des dégâts matériels sans importance. Trois autres bombes ont atteint, sans produire aucun résultat, Ribecourt et Dreslincourt au nord de Compiègne.

PROFOS DE GUERRE Zeppelinade

Ils sont donc venus ces fameux Zeppelins auxquels les Parisiens, à force de les attendre, avaient fini par ne plus croire. Ils sont venus, sinistres chevaliers de la lune, et ils sont repartis sans avoir fait grand mal. Garroche, à son réveil, aura dit avec l'humaine regret d'avoir raté le spectacle : « Eh bien, les lordards prouvent qu'ils nous connaissent mal, bien qu'ils aient vécu longtemps parmi nous.

Il est évident que le grand état-major allemand espérait énormément de ce coup d'audace. Il s'était dit que, venant immédiatement après l'affaire des Dardanelles, l'effet démoralisant serait terrible. De plus en plus les lordards prouvent qu'ils nous connaissent mal, bien qu'ils aient vécu longtemps parmi nous.

Par contre, nous commençons à les connaître, fourbes, hypocrites et capons, invariablement fidèles à leur tactique qui consiste à vouloir, à défaut de succès militaires, terrifier les populations civiles.

Quand les alliés se mettent en frais, c'est tout de même dans un autre but. Nous ne voyons que leurs poudrières, leurs usines à canons, leurs parcs d'aérostation, et l'idée ne nous vient pas d'aller bombarder huitamment Cologne, ou Cologne, ou Strasbourg. Nous sommes en guerre, soit, mais nous sommes soldats et non malheureux.

Leurs raids de Zeppelins sur Calais, Dunkerque, Paris, que prouvent-ils ? Au point de vue militaire, rien, car je ne les crois pas assez stupides pour espérer qu'ils vont nous réduire à merci parce qu'ils auront démolé quelques kiosques à journaux, défoncé quelques toitures et blessé quelques habitants. Au point de vue moral, ces démonstrations ne sont pas moins vaines ; pas plus que nos « poilus » les « pékins » ne s'en laissent imposer par ces pétarades ridicules autant que lâches. Car, comme les chourineurs de banlieue, les Boches n'opèrent que la nuit et la police qui se met à leur poursuite, que ce soit dans l'air ou dans l'eau, ne voit jamais que leur derrière.

Où, décidément, il faut renoncer à l'espoir de voir ces gens-là combattre honnêtement. L'honnêteté, ils s'en fichent ; le loyauté, ils s'y assient dessus. Ce qu'ils veulent, c'est tuer sans risque et détruire sans utilité, afin de se prouver à eux-mêmes une supériorité dans les comment à donner, donner le change aux neutres et remonter le moral à leurs compatriotes que débilite le régime du pain K K et du brouet clair.

Demain ils s'écrieront : « Nous avons bombardé Paris. Hoch ! Hoch ! » et nous aurons toutes les peines du monde à leur faire comprendre que cela n'a aucune importance et que nous nous en f... absolument.

ANDRÉ NÉGIS.

Le rôle des marines alliées

Une conférence de l'amiral Fournier

Paris, 21 Mars. L'amiral Fournier, qui fut chef de l'armée navale, a fait, hier, une conférence des plus intéressantes sur le rôle actuel des marines de guerre.

Après avoir décrit le blocus de l'Allemagne par la flotte anglo-française, il énuméra les avantages qui résultent de la maîtrise des mers. Un des plus importants, c'est de pouvoir tenter des diversions comme celle dont les Dardanelles sont le théâtre. L'amiral Fournier poursuivit en indiquant le rôle des différentes unités navales, et la façon d'opérer du blocus lorsqu'on ne le fait pas à la manière allemande. Il expliqua, enfin, les raisons pour lesquelles l'escadre allemande ne sort pas du canal de Kiel. C'est parce qu'elle craint, dans la Baltique, le ravaillement des troupes qui opèrent sur le front oriental, et que les vaisseaux qu'on en pourrait distraire seraient incapables de se mesurer avec les navires alliés.

Lire à la 4^e page SOLDATS DE FRANCE

LA GUERRE

Les Russes sur tous les fronts repoussent l'ennemi

Piteux échec d'une sortie de la garnison de Przemysl

Pétrograde, 21 Mars.

La délégation militaire française, ayant à sa tête le général Pau, a quitté Varsovie pour rentrer à Paris.

Communiqué officiel

Paris, 21 Mars.

Le gouvernement fait, à 15 heures, le communiqué officiel suivant :

Depuis le communiqué d'hier soir, aucune modification n'est signalée dans la situation.

LA SITUATION

De notre correspondant particulier -

Paris, 21 Mars.

Le raid des Zeppelins sur Paris est un événement attendu, parce qu'il est bien dans la manière allemande. Et j'ajoute que c'est un événement qui ne se commente pas. La nation des barbares qui avait rêvé d'asservir le monde, et qui ne recule devant aucune monstruosité, s'est toujours distinguée par une platitude éœurante vis-à-vis des plus forts. Quand Napoléon veut croquer à l'ennemi, les plus fiers, ou les moins plats si on préfère, de ses seigneurs, lâchant les bottes son erreur est grossière.

Le kaiser, qui, en dépit de ses services d'espionnage, connaît si mal le peuple de France, s'est imaginé, nous jugeant à son aune, qu'il nous prendrait par l'intimidation ou par la terreur. Il ne saura jamais combien son erreur est grossière.

J'ai suivi la nuit dernière, dans un ciel constellé d'étoiles, les lentes évolutions des grands instruments de mort contre lesquels s'acharnaient vainement notre artillerie spéciale.

Les détonations déchiraient le silence de cette nuit splendide.

J'avais à côté de moi des enfants et des femmes. Pas un de ces êtres ne tremblait, sinon de colère et de rage impuissante.

Et chacun se faisait les mêmes réflexions. Entre ces bandits et nous, c'est la guerre à mort.

Vérité féroce que les Zeppelins ont terrifié les populations civiles.

On la retrouve, ce matin, dans tous les propos. Malheur à celui qui prêcherait la pitié pour de tels monstres. La France ne mettra pas les armes que lorsque la bête sera terrassée.

MARIUS RICHARD.

L'héroïsme des nôtres

La mort du conseiller d'Etat Collignon

Paris, 21 Mars.

Le 46^e régiment d'infanterie, illustré par le souvenir de la Tour d'Auvergne, vient de perdre un soldat dont il était fier.

Le conseiller d'Etat Collignon, ancien préfet, ancien secrétaire général de la présidence de la République, âgé de 53 ans, s'était engagé au 46^e régiment. Il avait refusé le grade de sous-lieutenant, et avait fait toute la campagne comme simple soldat. Le colonel lui avait confié la garde du drapeau, et tous aimèrent à voir auprès des trois couleurs ce trouper à barbe blanche qui portait sur sa capote la rosette rouge.

Le 16 mars, à Vauquois, le régiment occupait le village bombardé. Les hommes avaient cherché un abri dans les caves des maisons en ruines.

Sous la pluie des obus, Collignon sortit pour aller porter secours à un soldat blessé. Un défilé d'obus l'atteignit à la carotide, et il mourut presque aussitôt.

Il a été enterré, le 18 mars, à Aubreville. Tous ses compagnons d'armes ont pleuré sa mort.

Afin de commémorer le souvenir de Collignon, non moins glorieux que celui du premier grandier de France, son nom, aux appels du 46^e régiment, suivra le nom de la Tour d'Auvergne. Selon la tradition, il sera répondu : « Mort au champ d'honneur ! »

La France, disent-ils, est un pays incomparable

London, 21 Mars.

Dans un long article sur le rôle de la France en guerre, l'« Observer » écrit :

« Quel incomparable pays est la France. N'oublions pas que c'est elle qui a reçu le premier choc de l'offensive allemande au début de la guerre, et qu'elle a toujours sup-

porté le poids de la guerre, chaque jour de plus en plus lourde. Comparativement, le poids supporté par l'Angleterre est négligeable.

« N'oublions pas non plus que la force et l'héroïsme de l'armée française, barrant le chemin aux Allemands, nous ont permis d'organiser de nouvelles armées. La France lutte avec une ténacité indomptable, pendant que l'Angleterre se prépare.

« Tout le peuple français se défend comme un seul homme, inspiré par son glorieux passé autant que par l'énergie vivante de son patriotisme et par l'idéalisme immortel de ses espérances, concentrés dans son armée héroïque et dans tous les hommes et toutes les femmes qui sont derrière cette armée. »

Lord Haldane fait l'éloge de la stratégie du général Joffre

London, 21 Mars.

Lord Haldane, dans une conférence sur la guerre, a fait l'éloge de la stratégie du général Joffre.

Il a dit que les Français luttent, dans cette guerre, d'une façon magnifique.

L'Action russe

Communiqué officiel russe

Pétrograde, 21 Mars.

L'état-major du généralissime fait le communiqué officiel suivant :

Sur la rive droite du Niémen, les Allemands ont été rejetés, après un combat de Taurougn au delà de la frontière.

Un autre détachement russe, développant une offensive impétueuse, a atteint Memel le 16, à 8 heures du soir. Après un combat, le ruse, auquel la population a pris part, s'est emparé de la ville.

Sur la rive gauche du Niémen, au cours des combats de ces derniers jours, l'ennemi a été contraint d'évacuer la bourgade de Pilviski et la région située à l'est de la ligne Ozero-Dubia-Ko-poiowo.

Sur la rive droite de la Narew, les combats gardent le caractère d'engagements partiels. Une attaque des Allemands du côté de Mysznice, et vers Kadidlo, a abouti à un complet échec. L'ennemi menait l'offensive par colonnes épaisses. Il a subi des pertes énormes.

Sur la rive gauche de la Vistule, on ne signale aucun engagement.

Dans les Karpathes, selon des rapports supplémentaires datés du 18, notre contre-attaque dans la région située au sud de Cienzkowic, nous avons infligé une grave défaite à la 29^e division de Honved.

Dans la région située au sud de Gorlice, les unités autrichiennes ont attaqué nos contre-attaques ; au cours d'une de nos contre-attaques, nous avons fait plus de huit cents prisonniers.

Près de Moldawsko, nous avons enlevé une hauteur fortifiée par l'ennemi. Les contre-attaques de l'ennemi, aussi bien que les attaques réitérées qu'il a tentées dans la région de Rozanka, sont restées sans résultats.

En Galicie orientale, un combat s'est engagé au nord de Nadwornia, où l'ennemi occupe une position très fortifiée.

A Przemysl, le 18, dès le matin, l'ennemi a ouvert le feu contre nos positions et l'a continué toute la nuit en dépensant des quantités énormes de munitions, ce qui est sans précédent jusqu'ici.

Le 19, à cinq heures du matin, des forces importantes de la garnison tentèrent une sortie, qu'elles espéraient décisive, dans la direction de l'Est, sur la front Medyka-Bykow-Pleszowice.

Vers deux heures de l'après-midi, l'ennemi, ayant subi sous notre feu des pertes immenses, fut rejeté sur la ligne des Fortins, sans avoir pu atteindre nos tranchées.

Nous avons pris trois mille prisonniers, dont soixante-dix-huit officiers et sept mitrailleuses appartenant à la 23^e division de Honved, qui forme le noyau de la garnison de forteresse.

Les Russes passent la frontière de Prusse

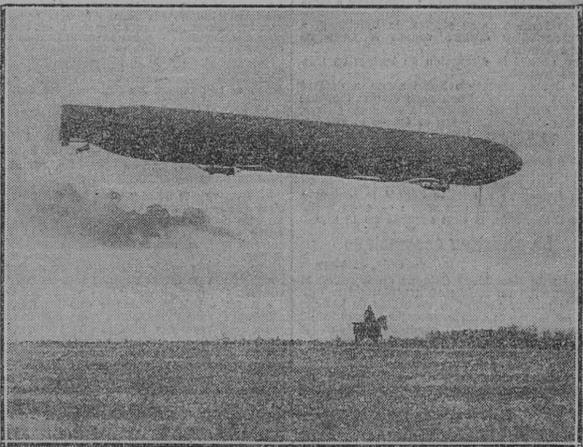
Pétrograde, 21 Mars.

Nos troupes sont parvenues à Memel dans la soirée du 13 mars, après avoir passé la frontière près de Gordia, et battu les Allemands à qui elles ont enlevé des canons, des mitrailleuses et des automobiles chargées de munitions de guerre.

Memel a été défendu par deux régiments du landsturm, qui, après avoir été repoussés, se sont confondus avec la population. Quand, à 8 heures du soir, nos troupes ont pénétré dans la ville, elles ont été accueillies par un feu parti des maisons et des barricades. Les habitants participant à la lutte avec les soldats.

Nos troupes firent alors évacuer Memel, qui fut soumis à un feu d'artillerie de courté durée.

Nos obus forcèrent l'ennemi à cesser la résistance.



Un Zeppelin.

menace d'un zeppelin, les mesures prescrites ont été exécutées ponctuellement. Dès le premier signal, les pompiers ont parcouru les rues rapidement et l'obscurité a régné presque immédiatement sur la région parisienne.

Paris, 21 Mars. Deux bombes sont tombées rue Duvergier et rue des Dames. D'autre part, un incendie s'est déclaré rue Chauveau, à Neuilly-sur-Seine.

Paris, 21 Mars. Le Bureau de la presse au ministère de la Guerre fait le communiqué officiel suivant :

Des zeppelins ont été signalés de Compiègne, l'alerte a été donnée et tout a été éteint.

À Asnières, 8 bombes tombées : 3 blessés.

À Neuilly, dans une maison un petit incendie s'est déclaré ; il a été rapidement éteint ; pas de victimes.

À Levallois, une maison d'un étage a été démolie ; deux jeunes gens ensevelis sous les débris ont eu la vie sauve.

À Courbevoie, un ouvrier a été assez grièvement blessé ; un autre légèrement.

À Paris, rue des Dames et rue Duvergier, une bombe : pas de victimes.

Dans la Seine-et-Oise, à Saint Germain, entre 1 heure 1/2 et 2 heures, les zeppelins signalés de Mantes ont été canonnés par le fort de Poissy. Trois bombes sont tombées, dont deux explosives. Aucune victime.

On signale également le passage des zeppelins à Domont et à Argenteuil.

Les effets des bombes

Paris, 21 Mars.

Les éclats des projectiles ramassés à Paris semblent provenir de bombes d'aéroplanes, mais ont bien été lancés par des dirigeables. Ceux-ci, en effet, semblent avoir survolé la capitale au nombre de deux.

Rue des Dames, un projectile a allumé un incendie de peu d'importance et qui a seule-

une longueur de deux pieds environ ; elle a été transportée par les pompiers au bureau de police de la rue des Batignolles.

Les zeppelins sont apparus au-dessus de Neuilly, vers deux heures du matin. Le plus petit évoluait à environ 800 mètres du sol ; l'autre, qui l'on dépeint comme une énorme machine, était à 150 mètres seulement. Deux violentes explosions ont suivi leur apparition et on constata qu'une bombe était tombée sur l'île de la Grande-Jatte, entre Neuilly et Courbevoie, à côté du bureau de tabac, au coin du pont de la Jatte ; elle avait répandu une odeur acre et nauséabonde.

Deux autres bombes ont éclaté à Courbevoie ; elles avaient été lancées sur deux fabriques où l'on travaillait et où la lumière, vue à travers les toitures en verre, avait attiré les Allemands. Une des bombes a complètement détruit une des fabriques, mais on ne blessant qu'un seul des cinq ouvriers qui y étaient occupés ; elle a également creusé près de l'établissement un trou de la dimension d'un maison.

Les premières personnes qui ont vu les zeppelins se dirigeant sur Paris sont deux territoriaux de garde sur la voie du chemin de fer à Compiègne. A minuit 43, ils aperçurent dans un ciel sans nuages, se dessinant en noir dans le clair de lune, la forme distincte d'un zeppelin avançant dans la direction de Paris. A peine avaient-ils envoyé le signal d'alarme à Paris, qu'apparut une seconde machine plus petite.

L'alarme a été donnée par téléphone dans toute l'étendue du camp retranché de Paris. Les canons de la tour Eiffel et du fort du mont Valérien ont été pointés contre les aéroplanes à 2 heures 35. Quatre aéroplanes volaient à la poursuite des zeppelins qui s'étaient dirigés vers le nord-est de Paris.

Paris, 21 Mars. Une des bombes lancées par les zeppelins est tombée rue Chauveau, à Neuilly. Elle a provoqué un incendie dans une maison voisine de l'hôpital militaire.

L'hôpital a été fortement ébranlé. Le médecin en chef a été projeté hors de son lit.

Paris, 21 Mars.

Dès la première heure, le ministre de la Guerre a envoyé un officier de son état-

